



France
Huser

La peau,
seulement

Extrait de la publication

Gallimard

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA FILLE À LÈVRE D'ORANGE, 2006.

LA TRICHE, 2010.

Aux Éditions du Seuil

LA MAISON DU DÉsir, 1982 (« Points », n° P1176).

AURÉLIA, 1984 (« Points Roman », n° R241).

LA CHAMBRE OUVERTE, 1986 (« Points Roman », n° R313).

LES LÈVRES NUES, 1988 (« Points Roman », n° R385).

LA COLLINE ROUGE, 1992 (« Points Roman », n° R635).

LE MURMURE DES SABLES, 2004 (prix Amerigo Vespucci).

Aux Éditions Fayard

LA NUIT DE L'ICEBERG (avec Bernard Génies), 1995 (« Le Livre de Poche », n° 14096).

LES RESCAPÉS DU « TITANIC » (avec Bernard Génies), 1999.

Aux Éditions Robert Laffont

CHARLOTTE CORDAY OU L'ANGE DE LA COLÈRE,
1993 (« Pocket », n° 4267, prix des Librairies de Normandie).

LA PEAU, SEULEMENT

FRANCE HUSER

LA PEAU,
SEULEMENT

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2011.*

Extrait de la publication

La nuque des geishas

Elle s'est maquillée avec soin. Elle a recouvert son visage et son cou, le haut de sa poitrine et de son dos d'un épais fard blanc. Ses vêtements somptueux unissent l'éclat du brocart et les glissements souples, lumineux de la soie. Elle avance la main, incline la tête, et chacun de ses gestes est destiné à séduire. Mais, voici qu'elle se détourne. Alors la nuque apparaît.

Elle ne l'a pas maquillée. Encadré de blanc, à mi-nuque jusqu'à la racine des cheveux relevés, un espace nu se découpe. Ni fond de teint ni poudre de riz. La peau seulement, sa vraie couleur, sa vraie texture. Et rien n'est plus troublant, plus saisissant que cette brusque présence. Beaucoup plus que le rouge excessif qui farde ses lèvres ou que les couleurs safran,

or, orangées, ou les violets qui la parent,
c'est cette nuque nue, sa simplicité, qui
devient provocante.

La découverte de la mer

Il a murmuré, et cette question le tourmente : « Comment décrire, quels mots employer pour dire ce qui apparaît sous la surface de l'eau ? La mer est calme, mais sous sa surface lisse, on perçoit un léger frémissement, ou plutôt — comment l'expliquer ? — c'est tout à l'opposé d'une vague, d'un tourbillon ou d'une lame de fond... Ondulation ? Palpitation ? Non, ce n'est pas cela, ce qui apparaît est plus infime encore. À peine perceptible. Comment en rendre compte ? — Il n'y a pas de mot ! » Tu t'irritais donc de ne pas trouver les mots qui correspondaient.

Mais, moi, je ne me soucie guère des noms à donner. « Remous conviendrait-il ? » Non, ce n'est pas le mot juste, et peu m'importe. Moi, ce qui m'intéresse, c'est la surface des

choses, c'est leur peau. Je plonge la tête dans la mer en gardant les yeux fermés. Si je les entrouvre parfois, c'est pour contrôler ma direction — vérifier si je nage dans l'eau la plus claire, loin des algues, à l'écart des rochers. Je jette un coup d'œil. Puis je referme les yeux : il n'y a rien que je veuille voir dans la profondeur de la mer, rien que je désire connaître.

L'intérieur des choses ne me concerne pas. Je veux seulement la peau des choses.

Tu me répondras : « Mais tu nages le crawl, tu plonges la tête dans l'eau froide ! »

Oui, pour sentir le froid qui enserre mes tempes, et la mer tel un bandeau sombre sur les yeux. Ce qui me plaît, ce n'est pas la découverte du monde mystérieux surgi des profondeurs indistinctes. C'est l'alternance entre le froid obscur et la lumière qui m'éblouit lorsque, offrant la joue au soleil, je reçois comme une gifle sa brûlure et ses lames qui traversent mes cils. Je quitte la nuit pour le jour, la glace pour le feu. Ni l'un ni l'autre ne me retient. Je ne m'attarde pas. Ce qui m'intéresse, c'est le passage, cet étroit moment où j'appartiens à l'un puis à l'autre — l'indéfinissable, la subtile limite

qui sépare ce qui ne devait jamais se rencontrer : la glace et le feu. Pas de transition. Une impossible délimitation. La superficie, toujours!

La peau, donc. Oui, la peau.

J'aime tout ce qui la rend plus présente : tes caresses d'abord, et tout autant, quand tu dors, sans même que tu en aies conscience, le seul contact de mon corps avec le tien. Couchée sur le côté, contre toi, partageant ta chaleur. L'autre face de moi, celle que tu ignores, n'existe plus.

C'est sans doute à cause de la peau que j'aime tant la rencontre avec la mer et la plage. Le vent qui survient par surprise accentue sa sensibilité, la rend plus vivante encore.

Je suis étendue sur le sable, mon corps reçoit le soleil. Bientôt il le subit. Bientôt son intensité va devenir insoutenable. Mais le vent passe, une légère brise suffit, venue du large de façon inopinée, disparue aussitôt. Pourtant, insidieuse, traîtresse, elle s'est faufilée comme une fêlure. Insolente, elle déchire la fournaise d'une sensation oubliée, qui paraissait exclue à jamais : le froid.

Le froid vraiment? Ou seulement la crainte du froid, son évocation lointaine? À dire vrai, ce n'est qu'une fraîcheur. Sa caresse. Je m'y habitue. C'est un apaisement. Un bien-être. Un avant-goût de volupté. Mais le vent s'arrête. La brûlure s'impose à nouveau, plus forte de s'affirmer après avoir été niée : on croirait qu'elle coupe ma peau, la pénètre. Mille entailles, mille pointes de diamant criblent mon corps. Diamant? L'éblouissement ressenti pourrait le faire croire.

C'est ce tressage de sensations opposées, contradictoires même, qui me séduit. Mais il ne faut pas s'y fier. Rien n'est jamais certain. Ainsi cet été vers la mer. Tu avais conduit un jour et deux nuits continûment. L'Italie traversée par l'autoroute : tu connaissais déjà, tu avais photographié ou dessiné les tableaux, les sculptures, les monuments. La nuit était tombée quand nous nous sommes arrêtés au bord d'une longue plage de sable fin.

Raidie de fatigue, je restais immobile. Peu à peu une évidence s'imposa à moi : le sable, il me fallait sa souplesse. Me coucher contre lui, et qu'il m'enveloppe jusqu'au creux des reins, jusque sous les aisselles. Je voulais m'enfouir en lui, y enfoncer mes bras et mes

hanches, qu'il prenne l'empreinte de mon corps et m'enlace. Mais le sable, cette fois-ci, me fut hostile. Il coulait en fines traînées froides, humides, semblables à de longs serpents qui grouillaient autour de moi. Loin d'être mon allié, il se révélait pernicieux, maléfique.

Et le vent? Nulle raison de lui faire davantage confiance. Le vent léger, la brise qui calme, effleure à peine? Il peut être le contraire : c'était sur une route de Turquie, dans un camion qui filait, transportant notre voiture en panne où nous étions allongés sur la banquette arrière; les vitres baissées ne laissaient passer que des rafales de bouffées brûlantes et l'air se faisait plus ardent encore sur la nuque, malmenant mes cheveux, les rabattant sur mon visage. Pourquoi alors — sinon pour échapper à ce vent incendiaire? — ai-je osé une étrange caresse?

J'avais soif. Le soleil qui se couchait donnait à la scène une lueur de brasier. Le camion roulait dans un vacarme aigu, métallique, enveloppé de la poussière rouge de la terre qui s'élevait jusqu'à nous, et la sueur la collait à nos corps, chaque inspiration nous la faisait avaler. La route était défoncée, sous

la brutalité des secousses le camion vibrait, bondissait d'un cahot à l'autre. Les chaînes qui immobilisaient notre voiture tiraient, grinçaient puis s'entrechoquaient dans un fracas qui s'amplifiait, grondait toujours plus, démesuré, comme le tonnerre d'orages qui auraient surgi de la terre et non du ciel.

Les roues du camion arrachaient la terre. Le vent s'en emparait, la charriait dans des tourbillons. Il l'avait mêlée aux grains durs du sable qu'il avait chassés du désert, et qui nous criblaient de piqûres ou crissaient sous nos dents. La touffeur s'épaississait, l'ordre des choses se disloquait, on aurait pu croire que les éléments déchaînés allaient nous emporter. Alors, tandis que tu me pénétrais et que mes bras se mêlaient à tes jambes, j'ai eu ce geste singulier, mais qui s'imposa à moi, impérieux, comme la nécessité absolue de retrouver le réel et d'affirmer que le sol sur lequel on marche existait encore. Je ressentis le besoin de cette caresse étrange, inattendue : je léchai ton talon.

Je me rappelle l’empreinte de mon pied et du tien sur la plage. La tienne plus large, mais aussi plus appuyée, creusée comme pour revendiquer une prise de possession. La mienne moins profonde, le talon à peine marqué, laissant croire que je m’apprêtais à m’enfuir. Pourtant, je ne cherchais pas à m’échapper. C’est simplement que je pose le pied très vite, pas entièrement — touchant à peine le sable, déjà repartant dans l’effort que je fais pour marcher à ton rythme, me hâtant pour te rejoindre.

Je courais :

— pour jouer à mettre mes pieds dans l’empreinte des tiens.

Je courais :

— pour m’enfoncer dans le sable, puis le lisser de la main. Supprimer la moindre imperfection, la moindre trace de rayure, toute inégalité. Poursuivre ce rêve de pureté. Ma main frôlait à peine le sable, comme un nuage qui passe dans le ciel rend son bleu encore plus égal, plus limpide. La surface du sable indéfiniment à polir, comme l’apprentissage de la caresse. Des caresses sur ta peau. Toi aussi. Tes mains sur mon corps le polissent, l’épurent.

Je courais :
— les pieds nus sur le sol, j'aimais sentir la moindre dénivellation, des bosselures, un creux, le contraste d'une terre sèche, poudreuse avec, quand le chemin était abrité par les buissons et l'ombrage des arbres, la terre brusquement épaissie, la terre fraîche, presque froide, la terre humide qui colle un peu au talon, le retient, et le raclement d'une racine qui accroche, son bois tendre pourtant, puis le tranchant aigu d'une pierre. Il ne suffisait pas de marcher. Pour effleurer afin de mieux sentir, je courais. Je courais, toujours plus vite. Et puis j'arrivais à la plage, le sol mou se dérobaît alors, s'effritait sous ma foulée. Si je m'arrête, mes pieds le sculptent, déposent leur empreinte. Mais le sable brûle. Je cours à nouveau, et plus ma course s'accélère, plus le sable se dérobe sous mes pas, coule comme de l'eau, file comme le vent...

Quand j'étais adolescente, j'étais fière de dire que mes pieds étaient larges parce que, enfant, j'avais marché longtemps pieds nus ou en sandales, sans connaître les chaussures.

La peau donc, tu vois bien. Toujours la peau. C'est pourquoi je n'ai que faire de ta question quand tu t'interroges : « Comment trouver le mot pour ce léger “frémissement” de l'eau qui passe sous sa surface...? Rien ne convient, jamais le mot juste... » Peu m'importe, car rien ne m'intéresse, moi, des secrets et des prétendus mystères de l'intérieur : je ne veux que la peau, je ne veux que ce qui s'arrête à la surface.

Je pourrais ajouter ceci qui t'agacerait : tout à l'heure, en nageant, j'ai bien senti un léger courant, une sorte de vibration de l'eau, d'infimes frissons — mais si différents de ceux auxquels tu fais allusion ! Ils fuyaient le long de mes bras, naissaient d'eux, de l'avancée de ma brasse — mon corps donc, ma peau les commandait.

Toi : allongé sur moi.

J'ai plié la jambe, posé mon pied sur ta cuisse. Autrement que si je la touchais avec les mains, je sens ta peau. Tu es mon sol désormais. Le seul territoire que je doive parcourir.

Métro

Dans le métro. Pressés les uns contre les autres. Pour résister aux secousses du wagon, elle s'agrippa à la barre de métal. Derrière son dos, un homme, dont elle ne voyait ni le visage ni la silhouette, recula un peu.

« Merci », lui dit-elle. Étonnée, alors qu'il faisait si froid, de trouver le métal tiède, elle comprit que c'était l'homme qui avait communiqué sa chaleur à la barre de métal. Elle se sentit prise dans son intimité.

La foule descendit, elle lâcha la barre, n'ayant plus à craindre d'être bousculée. L'homme fit un pas en avant et posa sa main à l'endroit exact qu'elle venait de quitter. En faisant cela, le visage incliné, l'esquisse d'un sourire au bord des lèvres, il la regardait avec l'air impudent de celui qui ose un acte indécent : il s'emparait de sa chaleur, la faisait sienne.

Serrer la main ?

L'insolite et scandaleuse coutume qui consiste à serrer la main par politesse, machinalement, oubliant la vraie beauté de ce geste. Offrir ma peau si négligemment? Toucher celle d'un autre qui ne m'est rien, dont je ne veux rien savoir? Certains déjà en vous serrant la main laissent filer leur regard ailleurs.

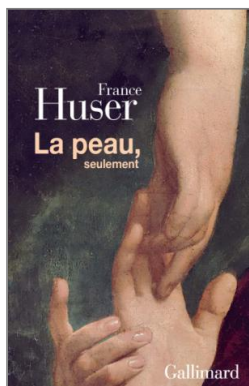
Utiliser diverses parades pour y échapper, plusieurs facteurs intervenant, la rapidité ou la lenteur, la tension des muscles ou leur relâchement :

1. Se dérober dans le geste même où je feins une rencontre : je glisse ma peau contre celle de l'autre, mais ma main est une anguille. Impossible à saisir. Quand elle feint de se donner, déjà elle se retire : effacer, faire oublier l'ossature pour ôter toute possibilité de prise.

*Achévé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 24 mars 2011.
Dépôt légal : mars 2011.
Numéro d'imprimeur : 78764.*

ISBN 978-2-07-013286-7/Imprimé en France.

181377



La peau, seulement France Huser

Cette édition électronique du livre
La peau, seulement de *France Huser*
a été réalisée le 16 mai 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070132867).

Code Sodis : N48605 - ISBN : 9782072439339.

Numéro d'édition : 181377.